Villemot, Henri
La prise de la
Bastille







LA

PRISE DE LA BASTILLE,

ET LE

PASSAGE DU MONT-ST-BERNARD.

LA PRISE DE LA BASTILLE,

GLOIRE POPULAIRE,

ET

LE PASSAGE DU MONT-S^{T}-BERNARD,

GLOIRE MILITAIRE.

Pièce en Deux Époques et en Sept Tableaux,

MISE EN SCÈNE PAR M. ADOLPHE FRANCONI,

MUSIQUE DE M. SERGENT.

DÉCORS DE MM. PHILATRE ET CAMBON.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Cirque Olympique, à Paris, le 31 Aout 1830.

DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS,
CHEZ P. J. HARDY, ÉDITEUR,
RUE DU TEMPLE N° 5, AU 1er.

1830.

PERSONNAGES DE LA 1ère ÉPOQUE.	**ACTEURS.**
	MM.
LA FAYETTE.	DEMOUY.
MIRABEAU.	CHAMPEIN.
LE PRÉVOT DES MARCHANDS.	PRADIER.
UN ÉLECTEUR.	ISIDOR.
UN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE-MILITAIRE.	CHÉRI.
JEAN-LOUIS, artisan.	FLEURY.
MOREAU, *idem*.	SIGNOL.
CADET, son fils.	FERDINAND FILS.
UN OUVRIER.	LAMARRE.
UN MARCHAND DE VIN.	AHN JEUNE.
UN ARMURIER.	ETIENNE.
UN PASSANT.	AHN AÎNÉ.
UN COLONEL.	BASSIN.
VICTOIRE, femme du peuple.	Mlle MILLOT.
UNE DAME DE QUALITÉ, ET SES 2 FILLES.	Mmes BUSSY, FÉLICITÉ, GRATIENNE.

Plusieurs hommes du peuple parlant.

Officiers de santé.

Officiers de tous grades.

Citoyens de tous rangs, Cavalerie, Troupes Françaises et Suisses.

Soldats et Bourgeois blessés.

La Scène se passe à Paris.

IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVART POISSONNIÈRE, N. 6.

LA

PRISE DE LA BASTILLE

GLOIRE POPULAIRE EN QUATRE TABLEAUX.

LA MUNICIPALITÉ.

(*Une salle intérieure.*)

SCÈNE PREMIERE.

LE PRÉVOT DES MARCHANDS, ÉLECTEURS, *assis à une table.* PEUPLE *groupé.*
(*On entend une décharge de mousqueterie*).

UN ÉLECTEUR, *se levant.*

Vous l'entendez : ils font tirer sur le peuple !

LE PRÉVOT, *se joignant au peuple, ainsi que les électeurs.*

C'est au son de la fusillade que nous établirons nos droits. Un comité permanent est institué, ainsi que la milice parisienne.

L'ÉLECTEUR.

Le général à qui l'on vient d'en offrir le commandement, demande vingt-quatre heures pour se décider.

UN OUVRIER.

Les heures valent des mois aujourd'hui : qu'on en nomme un autre !

LE PEUPLE.

La Salle, la Salle !

LE PRÉVÔT.

Le général de la Salle est nommé commandant de la milice parisienne.

SCENE II.

LES MÊMES, PLUSIEURS HOMMES DU PEUPLE *accourant; ils sont suivis de femmes et d'enfans effrayés, qui viennent se jeter aux pieds du prévôt et des électeurs. Le tocsin se fait entendre.*

UN HOMME DU PEUPLE.

Entendez-vous le tocsin ?... Le feu est à St.-Lazare... aux Barrières...

L'ÉLECTEUR.

Eh bien! les flammes nous permettront de mieux ajuster.

L'HOMME DU PEUPLE.

Les dragons et les hussards s'avancent par la barrière du Trône.

L'ÉLECTEUR.

Ce sont des Français, ils ne tarderont pas à se rallier à nous.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MIRABEAU, DÉPUTÉS, ARTISANS.

(*Ils entrent avec précipitation. Curiosité générale. Le peuple les entoure*).

MIRABEAU *aux Députés.*

Messieurs, encore un dernier effort... Si le Conseil est sourd à nos représentations, il n'imputera qu'à lui seul, alors, les malheurs qui le menacent. (*Au peuple*). Trente régimens marchent sur Paris ; ils prennent pour prétexte le rétablissement de la tranquillité publique. Leur objet réel, c'est la dissolution des États-Généraux. Il faut qu'une députation parte sur-le-champ : je me charge de rédiger l'adresse.

(*Le Prévôt se place et écrit pendant que Mirabeau dicte*).

Écoutez, peuple! (*Silence général : grande attention du peuple*). (*Mirabeau dictant*). « L'État n'a rien à redouter que des mauvais principes qui osent assiéger le trône même... L'empire des lois est le seul qu'il soit possible d'exercer en France... Le peuple ne souffrira pas qu'on s'en écarte... Nous demandons, au nom de la patrie, qu'on renvoye les soldats aux postes d'où les ministres les ont tirés... qu'on renvoye cette artillerie destinée à couvrir nos frontières... que l'on renvoye surtout les troupes étrangères... ces Suisses que nous payons, depuis trop long-temps, pour troubler nos foyers. »

LE PEUPLE.

Bravo! Bravo!

(Le Prévot se lève et remet l'adresse).

MIRABEAU.

Maintenant, partons au château; nous agirons après.

TOUS.

Au château! au château!

(Une partie du peuple sort avec Mirabeau et les députés.)

SCENE IV.

LE PRÉVOT, ELECTEURS, PEUPLE.

L'ÉLECTEUR, *au peuple.*

Ils n'obtiendront rien : la cour est entièrement gouvernée par des intrigans qui prennent de l'entêtement pour du caractère : et qui se croient du génie quand ils n'ont que de la sottise et de l'orgueil !

LE PRÉVÔT.

Nos députés ont été heureusement instruits des trames secrètes que l'on ourdissait. Désespérant de continuer leurs travaux, ils se sont hâtés d'en laisser quelques monumens, de léguer aux Français l'énonciation de plusieurs principes d'une bonne organisation sociale, et de répandre les germes de la liberté publique. Divers articles constitutionnels sont en discussion, et M. de Lafayette vient de présenter le premier projet d'une *déclaration des droits de l'homme.*

L'ÉLECTEUR.

Le brave Lafayette a parlé de la liberté comme il l'a défendue.... Vive Lafayette !

LE PEUPLE.

Vive Lafayette !

L'ÉLECTEUR *au Prévôt.*

On dit que le maréchal de Broglie accepte le commandement de l'armée qu'on veut diriger contre nous.

LE PRÉVÔT.

Il a été entraîné... Ne savez-vous donc pas ce qu'il a dit en acceptant le commandement ?... « *Je vois bien mon armée, mais je ne vois pas les ennemis.* »

(Plusieurs coups de fusils se font entendre, le peuple court à la fenêtre).

L'OUVRIER.

Ah ! mon Dieu ! quel tumulte.. ! regardez donc par-là.... comme on court... La cavalerie allemande charge à coups de sabre!...

LE PRÉVÔT.

Quelle horreur!... périssent les monstres qui peuvent prendre sur eux de pareils ordres !

SCENE V.

LES MÊMES, UN ÉLÈVE DE L'ECOLE MILITAIRE, *arrivant en désordre. Tout le monde l'entoure.*

LE PEUPLE.

Qu'y a-t-il donc? Que se passe-t-il?

L'ÉLÈVE.

Le colonel du régiment allemand vient de pénétrer par le Pont-Tournant dans le jardin des Tuileries; il y fait poursuivre et sabrer sans distinction, tous ceux qui s'y promènent.. hommes, femmes, enfans. J'ai vu un vieillard frappé d'un coup de sabre de la main du chef lui-même.

(Indignation spontanée).

L'ÉLECTEUR.

Et c'est pour nous traiter de la sorte que nous soldons des étrangers!... Ce n'est plus de l'or qu'il faut leur donner, c'est du plomb et du fer!

TOUS.

Oui! oui!

(On entend un grand bruit dehors).

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VICTOIRE, CADET, FEMMES, ENFANS, *accourant en foule et poussant des cris de désespoir :* Aux armes!

VICTOIRE.

Aux armes! là bas on massacre nos frères!

L'ÉLECTEUR.

Le sang a coulé, il n'y a plus de négociation possible... des armes!

TOUS, *exaspérés.*

Des armes!

LE PRÉVÔT.

Citoyens, mes amis... je vais vous faire distribuer tous les fusils, toutes les armes qui se trouvent ici.... Mais je n'en ai pas assez pour tout le monde.

L'OUVRIER.

Eh bien, ceux qui n'en auront pas les arracheront aux soldats qu'on enverra contre eux.

(On apporte des fusils, des sabres, chacun se précipite en criant : *A moi! A moi!*)

VICTOIRE.

Donnez-moi un fusil.

LE PRÉVÔT.

A une femme ?

VICTOIRE.

Pourquoi pas ! il y a plus d'une femme qui peut en remontrer aux hommes pour le courage... D'ailleurs, je me nomme Victoire, et avec ce nom là, on se bat pour le peuple.. Allons, vîte un fusil. (*On lui en donne un, elle le manie avec facilité.*) Tenez, regardez... ça me connaît déjà... ça ne pèse pas une once.

CADET.

Eh bien!... et moi...?

L'OUVRIER.

Il n'y a rien pour les gamins.

CADET.

Il n'y a plus de gamins en France... Vous ne voulez pas me donner d'armes... Je tirerai les soldats par les jambes, et malgré vous, j'en coucherai par terre... et allez donc !

LE PRÉVÔT *remonte la scène.*

Voici la députation qui revient.

SCENE VII.

LES MÊMES, MIRABEAU, DÉPUTÉS, PEUPLE.

TOUT LE MONDE, *allant au-devant d'eux.*

Eh bien! quelle nouvelle ?

L'OUVRIER.

La Cour, enfin, se rend-elle ?

MIRABEAU, *au peuple.*

Ils ont perdu la tête... ils sont encore plus fous qu'auparavant... ils s'obstinent à regarder trois cent mille hommes mutinés comme un attroupement, et la révolution comme une émeute.

L'OUVRIER, *armé.*

On se battra donc; et tant pis pour eux.

LE PRÉVÔT *à Mirabeau.*

Que devons-nous faire ?

MIRABEAU.

Faites publier et afficher une invitation à tous les citoyens de se rendre à leur district respectif... (*Au peuple.*) Que ceux qui ont des armes se portent sur-le-champ dans les rangs de

la milice parisienne. . . . Barricadez vos rues , dépavez-les. . . Il faut employer tous les moyens pour repousser une injuste agression. (*Aux députés.*) Et nous, rendons-nous à l'Assemblée Nationale.

LE PEUPLE *suit Mirabeau et sort en criant* :

Vive la liberté ! à bas les agresseurs !

(CHANGEMENT).



LES BARRICADES.

SCENE PREMIÈRE.

(Le peuple arrive partiellement. On casse les lanternes en criant : *Vive la Liberté ! Gare là-dessous !* Des groupes se forment, et le nombre des Parisiens augmente. Des sentinelles placées devant un poste se promènent avec inquiétude).

SCENE II.

UN OFFICIER, LE PEUPLE, UN BOURGEOIS, *arrivant avec d'autres.*

Nos droits sont méconnus : on veut attenter à nos libertés... Eh bien ! repoussons la force par la force.

L'OFFICIER *du poste, après avoir fait sortir la garde.*

Les rassemblemens sont défendus... Retirez-vous, au nom de la loi !

LE BOURGEOIS.

C'est parce que vous ne la respectez pas, la loi, que nous nous sommes rassemblés... Quand la tyrannie se couvre du masque de la justice, la résistance est un devoir !

L'OFFICIER.

Allons, retirez-vous, où je serai obligé de faire feu.

LE PEUPLE.

Non ! non ! vive la liberté !

(L'officier se met à la tête de son peloton.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN COLONEL *de cavalerie*, *ensuite* SEPT SOLDATS.

(Il ordonne aux mutins de se retirer ; le peuple résiste. Le chef commande une charge. La cavalerie dissipe les attroupemens. On entend une fusillade. Les citadins, en force, repoussent les cavaliers et se jettent sur le poste, qu'ils désarment. Une ordonnance arrive porteur d'ordres; on le fait descendre de cheval. Après s'être emparé de

son cheval et de ses papiers, le Bourgeois lit tout bas : la plus vive impatience se peint sur les visages.

LE BOURGEOIS.

C'était encore pour nous trahir!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, L'ÉLÈVE, L'OUVRIER, TROUPE DE LIGNE *avec leur chef à cheval.*

L'OUVRIER, *accourant.*

V'là la ligne! v'là la ligne!

(Un régiment de ligne paraît et se forme en bataille avec un officier à cheval en tête. Le peuple s'avance et crie : *Vive la ligne!* les soldats, sur l'ordre de l'officier, vont pour tirer; le peuple crie de nouveau: *Vive la ligne!* Les soldats tirent en l'air. Tout le monde crie : *Vive la ligne! Vivent nos freres!* Ils s'embrassent. L'officier à cheval se sauve; l'ouvrier l'ajuste et le tue).

UN SERGENT.

Mes amis, mes camarades, nous sommes tous des enfans de Paris... Et l'on pouvait penser que nous aurions tiré sur nos fréres... plutôt mourir en combattant avec vous... Qu'on nous envoie devant l'ennemi, et l'on verra si nous savons faire feu.

L'OUVRIER.

Vive la ligne!

LES SOLDATS.

Vivent les Parisiens!

TOUS.

A la vie, à la vie, à la mort!

L'ÉLÈVE, *à la troupe.*

Mes amis, rentrez dans votre quartier... on va vous conduire à Popincourt.

TOUT LE MONDE.

A Popincourt! à Popincourt!

(Des femmes mettent des branches d'arbres dans les canons des fusils, de la ligne; et une partie du peuple sort bras-dessus bras-dessous avec les soldats, tambour en tête, en répétant : *à Popincourt! à Popincourt!*)

SCÈNE V.

L'ÉLÈVE, MOREAU, Gens du quartier.

MOREAU.

Tout ça est bel et bon, mais les Suisses pourraient bien venir : il faut se mettre en mesure pour les bien recevoir.

L'ÉLÈVE.

Mes amis, aux barricades.

(L'élève donne des ordres que chacun s'empresse d'exécuter.)

MOREAU, *à un passant.*

Allons, allons, il faut que tout le monde mette la main à la pâte.

LE PASSANT.

Avec plaisir, mon vieux; il n'y a plus de fainéans quand il s'agit de la liberté.

MOREAU.

Je conçois qu'on n'aime pas à suer quand on est esclave; mais, pour soi, on s'éreinte avec plaisir... et en avant les moëllons. (*A des gens qui sont aux fenêtres*). Hé! descendez vous autres.

(Tout le monde se met à l'ouvrage. Arrive un porteur d'eau que l'on arrête : son tonneau est placé dans la barricade. Une chaise de poste a le même sort, après que les voyageurs sont descendus... puis une voiture de moellons.)

SCÈNE VI.

Les mêmes, un marchand de vin, *roulant un tonneau qu'il défonce.*

LE MARCHAND.

Tenez, mes amis, voilà du vin; buvez tant que vous voudrez.

MOREAU.

Un moment! il ne s'agit pas de se mettre dedans, camarades : un verre et sans plus... Pas d'ivrognes parmi nous... Celui qui a envie de boire de trop, n'a qu'à se retirer hors barrière.

Le peuple s'empresse de boire et va pour recommencer, Moreau l'arrête.

TOUS.

Non, non, point d'ivrognes.

L'OUVRIER.

Songeons à nous défendre.

(Ils se remettent à l'ouvrage.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEAN-LOUIS, *à la tête d'hommes armés, tambour en tête.*

MOREAU.

Hé! Jean-Louis... où cours-tu donc?

JEAN-LOUIS.

Tiens, c'est toi, Moreau... eh ben, est-ce que tu ne sais pas?... on dit que la Bastille veut tirer sur les Parisiens.

MOREAU.

Ah, bah! eh bien! qu'ils s'y frottent donc.

JEAN-LOUIS.

Tout le faubourg St.-Antoine est en armes... Nous courons nous joindre aux amis.

MOREAU.

Quand nous aurons fini de balayer notre quartier, nous irons te donner un coup de main.

LE PEUPLE.

Oui, oui, nous irons.

(Jean-Louis sort avec tout son monde.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *hors* JEAN-LOUIS. *Peuple accourant*, UN ARMURIER.

LES ARRIVANS.

Aux armes, aux armes!

PLUSIEURS HOMMES.

Aux armes... Mais nous n'en avons pas.

MOREAU.

Eh bien! que ceux qui n'en ont pas en empruntent chez le voisin.

TOUT LE MONDE.

Holà hé! des armes pour la liberté!

L'ARMURIER, *à la fenêtre.*

Qu'est-ce que vous me voulez?

MOREAU.

Prête-nous tes fusils, nous allons te les dérouiller.

L'ARMURIER.

Comment, mes fusils?

MOREAU.

N'as-tu donc pas peur qu'on ne les garde?. . Apprends que dans ce moment n'y a plus de voleurs!.... on te les rendra, te dis-je.

L'ARMURIER.

Je ne dis pas non; camarades, mais c'est toute ma fortune et celle de mes enfans.

L'ÉLÈVE.

Je vous réponds de tout.

TOUS.

Et nous aussi, nous en répondons!

L'ARMURIER.

Oh! comme ça je ne crains rien; ça me suffit.

MOREAU, *au peuple.*

Entrez vîte! et chargez!

(On se précipite vers la porte de la boutique; un élève se jette au-devant d'eux, et la distribution des armes se fait avec ordre).

L'ARMURIER, *sortant de chez lui.*

Voici le dernier!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VICTOIRE, *montant sur un tonneau.*

VICTOIRE, *des cocardes à la main.*

Allons! mes amis, approchez-vous! Ces couleurs là ne se vendent pas, elles se donnent!

(Chacun en met une sur sa coiffure.)

LE PASSANT, *à Victoire.*

Tu n'as que ça à leur donner, toi, la petite mère! Attends! Moi j'en ai là quelques aunes qui n'vont pas manquer leur effet.

(Il tire de dessous sa veste un drapeau tricolore. Moreau apporte une lance, on l'y attache. Le passant monte près de Victoire, plante le drapeau, et tous se grouppent autour. *Tableau*).

MOREAU.

Mes enfans, le voilà revenu!.. Maintenant il s'agit de le défendre jusqu'au dernier soupir.

TOUS.

Oui! oui!

EN CHOEUR.

» Plutôt la mort que l'esclavage,
» C'est la devise des Français.

(On entend le tambour.)

VICTOIRE.

Écoutez!.. Écoutez! Ce sont les Suisses!.. Entendez-vous résonner leur peau d'âne.

LE PASSANT.

Eh bien! il faut la leur tanner!

(Le canon se fait entendre).

L'OUVRIER.

Voilà le brutal qui gronde.

VICTOIRE.

Nous allons couvrir sa voix!

L'OUVRIER, *chargeant son fusil.*

Ils l'ont voulu!

MOREAU.

Allons! Montez des pavés, et que çç tombe comme de la grêle... Mais pas d'erreur! si c'est possible.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CADET, *suivi de plusieurs artisans.*

CADET, *avec un bonnet et le sabre d'un Suisse.*

J'savais bien que j'en désarmerais!

MOREAU, *embrassant son fils.*

Comment! c'est toi Cadet!.. Reste auprès de moi, mon fils: je m'en vas te montrer comme ça se travaille.

CADET.

Il n' y a pas besoin de leçon!.. Il ne faut que du cœur, et il y en a là!

(Le tambour se rapproche, on se met en défense en criant : *Voilà les Suisses* ! Les Suisses arrivent, se mettent en ligne. Combat. Action générala. Une pièce est amenée, le peuple se précite dessus, s'en empare. *Tableau final*)

(CHANGEMENT.)



Troisième Tableau.

L'AMBULANCE.

(*Le théâtre représente une salle basse gothique.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ÉLÈVE, Plusieurs Séminaristes *fuyant avec frayeur*, L'OUVRIER, Peuple *entrant avec précipitation. On porte des blessés.*

LE PEUPLE.

Plus de corbeaux !

(Le Séminaristes, privés de moyen d'évasion, implorent la clémence du peuple, prêt à se jeter sur eux.)

L'ÉLÈVE, *au peuple.*

Arrêtez, mes amis ; ne nous livrons à aucun excès... Vous le voyez, ils sont sans défense.

L'OUVRIER.

Puisque vous le voulez, mon général, on les respectera ; mais qu'ils filent.

L'ÉLÈVE, *aux séminaristes.*

Partez... Cette salle va servir d'ambulance aux braves qui ont combattu pour la liberté. (*Les séminaristes sortent. On apporte des blessés ; des chirurgiens entrent et les pansent.*) Placez ici tous les blessés.

L'OUVRIER.

Dites donc, mon général... Parmi eux, il y a des Suisses.

L'ÉLÈVE.

Mes amis, il n'y a plus d'étrangers ici : nous ne devons voir que des malheureux qui ont besoin de secours ; tous les blessés sont nos frères. (*Aux chirurgiens.*) Messieurs, pansez-les tous.

SCÈNE II.

Les Mêmes, Bourgeois, Femmes *apportant de la charpie; quelques-unes s'asseyent et ên font de nouvelle.* JEAN-LOUIS, *un bonnet d'évêque avec une cocarde tricolore et une cuirasse.*

JEAN-LOUIS, *son fusil à la main.*

V'là un camarade qui en a descendu des habits rouges. (*Apercevant son frère expirant.*) Qu'est-ce que je vois donc là? mon frère! (*Il se jette dans ses bras.*) Allons... regarde-moi... c'est Jean-Louis qui t'appelle... parle... mais parle donc... mon frère.... Il ne m'entend pas... Ah! les gredins... ils l'ont tué!... Mon frère!... mon frère!... tu seras vengé!

(*Il sort en courant.*)

L'OUVRIER, *qui rentre avec des blessés.*

Sacré nom! qu'il fait chaud!

LE BOURGEOIS.

Tenez, mon brave, prenez ces six livres.

L'OUVRIFR, *avec fierté.*

Je ne me suis pas battu pour de l'argent!... mais j'accepte douze sous.

L'ÉLÈVE, *regardant la porte d'entrée.*

Voilà le général Lafayette.

TOUS.

Lafayette! Lafayette!... Vive Lafayette!

SCÈNE III.

Les Mêmes, LAFAYETTE. (*Le peuple s'incline.*)

LAFAYETTE.

Continuons nos efforts, braves citoyens.... Nous serons vainqueurs; je vous le promets... car nous combattons pour la liberté... Et vous, généraux de vingt ans, embrassez-moi. (*Il donne l'accolade aux élèves.*) L'exemple que vous venez de donner vous immortalise à jamais.

L'ÉLÈVE.

Mon général, nous manquons de munitions.

LAFAYETTE.

Les poudres de l'Arsenal sont à nous... on va vous en distribuer... faites confectionner des cartouches.

L'ÉLÈVE

Nous avons de la poudre... quel bonheur! Allons, mes amis, vîte à la besogne, je vais vous montrer cela...

UN BLESSÉ.

Je ne puis pas me battre, mais je puis vous servir en fesant des cartouches.

D'AUTRES BLESSÉS.

Et nous aussi, nous en ferons des cartouches.

(Les élèves apportent de la poudre. On fait des cartouches d'un côté ; de l'autre on panse des blessés.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UNE DAME *avec ses enfans et deux Officiers.*

L'ÉLÈVE.

Général, une dame, d'une auguste naissance, vient ici, avec ses enfans, pour secourir les blessés.

LAFAYETTE, *regardant vers l'entrée de la salle.*

On la rencontre partout où il y a des malheureux à consoler et à secourir.

(Il va au devant d'elle et la conduit. Une pantomime et quête.)

LA DAME.

Voilà donc les victimes de ces ambitieux qui n'ont pas craint d'ensanglanter une capitale paisible!.. Infortunés, prenez courage, vos souffrances ont retenti jusqu'au fond de nos cœurs; bientôt la récompense due à votre héroïsme viendra cicatriser vos blessures.

On fait la quête).

L'ÉLÈVE, *conduisant la quêteuse.*

Pour les blesés qui ont combattu pour la liberté.

(Il font le tour de la pièce et arrivent près de l'ouvrier).

L'OUVRIER.

Tenez, v'là ma pièce douze sous; je n'ai plus soif.

(Après la quête, les dames sortent, Lafayette les accompagne.)

TOUT LE MONDE.

Vive Lafayette ! honneur à not' bienfaitrice!

SCÈNE V.

ÉLÈVES, BOURGEOIS, PEUPLE, VICTOIRE, *conduisant* MOREAU, *dangereusement blessé.* CADET *l'accompagne.*

VICTOIRE.

Place, place pour un brave !

TOUT LE MONDE.

Chapeau bas!.. Honneur à nos frères blessés en défendant la patrie!

CADET, *pleurant.*

Mon père!

MOREAU.

Ne pleure pas, mon garçon... Si je meurs, tu me vengeras.

VICTOIRE.

Oui, tu le vengeras... et s'il succombe, nous placerons sur son corps l'arbre de la liberté... le sang d'un brave fertilise la terre.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEAN-LOUIS, *accourant.*

JEAN-LOUIS.

Trahison, trahison!... Les Suisses tirent sur le peuple du haut des tours de la Bastille.

TOUS.

Aux armes! à l'assaut! à la Bastille!

(On sort en tumulte).

(CHANGEMENT.)



LA BASTILLE.

(Des Suisses arrivent poursuivis par le peuple. Tout en fesant feu, ils rentrent dans la Bastille. Les Parisiens, en masses, entrent de tous côtés. Ils envoyent un parlementaire près du Commandant de la forteresse, qui fait massacrer le parlementaire aux yeux des assaillans. L'exaspération devient générale; des cris : *à l'assaut !* se font entendre.)

L'ÉLÈVE.

Les scélérats, ils assassinent notre parlementaire... Mes amis, marchons.

(Siége et prise de la Bastille.)

SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, SOLDATS DE LA GARNISON PRISONNIERS, LAFAYETTE, *à cheval.*

TOUT LE MONDE, *à sa vue.*

Voilà Lafayette ! voilà Lafayette ! vive Lafayette !

LAFAYETTE, *au peuple.*

Citoyens, vous avez renversé les remparts de la tyrannie. Recevez par ma voix les actions de grâces de tout le peuple français. Mais il ne suffit pas de vaincre, il faut consolider votre triomphe. Vous venez de donner au monde entier un grand exemple de courage et de générosité. Votre victoire est pure de tout excès, continuez à suivre une aussi noble route. Que l'ordre renaisse au sein de cette capitale à jamais illustrée. Laissez-vous guider par vos représentans, ils ont maintenant un devoir à remplir, ils sauront assurer votre bonheur et votre liberté.

TOUS.

Vive Lafayette !... Vive la liberté. (*Tout le monde l'entoure.*)

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU ET DU PREMIER ACTE.



LE PASSAGE

DU

MONT-ST-BERNARD,

GLOIRE MILITAIRE.

PERSONNAGES. — Acteurs.

PERSONNAGES.	Acteurs. MM.
BONAPARTE, général en chef	CHEVALIER.
BERTHIER, généraux	BASSIN.
KELLERMANN, généraux	EDOUARD.
MURAT, généraux	D'ARGENT.
LANNES, généraux	FÉRIN.
LE COLONEL RAMPON	PAUL SEIGNEURIE.
UN AIDE-DE-CAMP	CHÉRI.
LE SUPÉRIEUR DU COUVENT DU St-BERNARD	EDMOND.
JEAN-LOUIS, grenadier	FLEURY.
MOREAU, voltigeur	SIGNOL.
UN CHEVRIER	RÉBARD.
HURLOT, soldat	ISIDOR.
UN SAPEUR	FOURNOL.
LA FEMME DU CHÉVRIER	Mme VALMONT.

Militaires de tous grades.

Soldats français de toutes armes.

Troupes autrichiennes.

La Scène se passe dans les Alpes. Dix ans environ se sont écoulés depuis la prise de la Bastille.

LE PASSAGE

DU

MONT-S^{T}-BERNARD,

GLOIRE MILITAIRE EN TROIS TABLEAUX.

LA REDOUTE.

Le théâtre représente un site des Alpes dans lequel les Français ont construit une redoute. Au lever du rideau, des soldats paraissant exténués de fatigue sont couchés au pied des palissades. Le mauvais état de leurs vêtemens annonce un dénuement complet. On entend crier plusieurs fois : SENTINELLE, PRENEZ GARDE A VOUS!

SCENE PREMIÈRE.

JEAN-LOUIS, MOREAU, HURLOT, UN SAPEUR, SOLDATS.

MOREAU *à Jean-Louis, qui semble réfléchir.*

A quoi penses-tu donc là, Jean-Louis?

JEAN-LOUIS.

A faire notre épitaphe : Armée d'Italie. Le 23 floréal, 60 soldats de la république française sont morts ici, pour ne pas abandonner leur poste !

LE SAPEUR *couché.*

Je voudrais que ce fût aujourd'hui plutôt que demain.

MOREAU.

Est-ce que vous êtes fous, vous autres... vous perdez donc courage?

JEAN-LOUIS.

Perdre courage !... des vainqueurs de la Bastille ! allons donc!... est-ce que tu ne te rappelles pas, Moreau, que nous étions ensemble à c'tte grande journée de juillet? Ah ! ce souvenir là ne s'effacera jamais, vois-tu !... c'était l'aurore de la liberté... (*Il salue militairement*). Mais il est bien permis de perdre patience quand on voit tout un bataillon se détruire homme à homme, et sans se battre.

MOREAU.

C'est vrai que rester là l'arme au bras et le ventre vide, c'est une vilaine faction.

JEAN-LOUIS.

Je ne dis rien, moi, mais je vois bien qu'il n'y en a pas pour long-temps... Cernés par trois mille autrichiens, quelle défense pouvons-nous leur opposer?... Une poignée de soldats affaiblis par les privations!... couverts de blessures!... à peine vêtus!

MOREAU.

C'est vrai, ça me fend le cœur... Moi, je tiens encore parce que je suis un dur-à-cuire... J'en vois quelques-uns là-dedans qui ne savent plus s'ils sont de ce monde... pourtant, mon vieux, si les Kaserliks se présentent devant la redoute, tu verras toutes les vieilles moustaches se relever... ça fera l'effet d'une distribution d'eau-de-vie.

JEAN-LOUIS.

Qu'ils viennent donc, que nous mourions tous... ou bien qu'un secours nous arrive!...

MOREAU.

Eh bien! à la bonne heure, tu as de meilleures idées....Tu vois que v'là deux bonnes choses.... nous garderons notre poste jusqu'à ce que l'armée nous délivre, ou nous mourrons pour notre patrie!... ç'a n'est pas si mauvais... Vive la joie!

HURLOT, *se levant.*

Il est temps d'aller relever l'homme qui est en sentinelle avancée au petit chemin des Alpes.

JEAN-LOUIS.

C'est vrai... Y a-t-il un homme là qui ait son fusil chargé?

LE SAPEUR.

Le Colonel n'a distribué que dix cartouches, sur ce qui reste; Hurlot en a une... Pichard, Monet..

JEAN-LOUIS.

Vas-y, toi Pichard... (*Il l'aide à se lever.*) Viens ici que je te donne le mot d'ordre. (*Le tirant à l'écart il prend sa gourde et la lui donne.*) Tiens, avale-moi un coup de ça en sournois... ça te fera voir plus clair.

(Pichard sort avec quatre hommes.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, *hors Pichard et quelques hommes.*

MOREAU.

Allons, allons, tout ça ira bien... S'il y a un dieu pour

les ivrognes, il doit y en avoir un aussi pour ceux qui ont l'estomac vide, ou ça ne serait pas juste.

(On entend crier : *Qui vive !*)

JEAN-LOUIS.

Est-ce qu'il y a du nouveau par-là ?

(On répond en dehors : *Ronde Major !*)

MOREAU.

C'est le colonel, qui finit sa ronde autour de la redoute.

JEAN-LOUIS, *regardant du côté où le colonel entre.*

Oh! le brave homme! il pourra se flatter d'avoir arrêté pendant huit jours une armée d'Autrichiens... (*Aux soldats.*) Allons, debout.

SCENE III.

LES MÊMES, LE COLONEL RAMPON, *plusieurs officiers.*

LE COLONEL *aux soldats.*

Mes amis, mes camarades, je n'ai que des éloges à donner à chacun ; malgré leurs souffrances, tous sont au poste de l'honneur, prêts à mourir.

JEAN-LOUIS.

Colonel, est-ce qu'on ne fera pas de distribution, ce matin ?

LE COLONEL.

Jean-Louis, fais apporter les quatre pains qui nous restent. (*A un sapeur.*) Sapeur, va chercher dans ma valise la dernière bouteille d'eau-de-vie.

(Jean-Louis et le sapeur sortent.)

SCÈNE IV.

LE COLONEL, LES OFFICIERS, MOREAU, SOLDATS.

MOREAU *au colonel.*

Tout de même, mon colonel, nous n'avons pas la chance... Dire que la division n'envoie personne à notre secours !

LE COLONEL.

N'accusons pas l'armée ; c'est qu'elle se bat plus loin. Après tout, si nous succombons, notre trépas ne sera pas inutile à la patri ; nous aurons donné le temps à d'autres de faire mieux leurs affaires, et nous pouvons compter qu'ils auront su employer les instans.

SCÈNE V.

Les mêmes, JEAN-LOUIS *portant des pains*, le sapeur *tenant une bouteille.*

JEAN-LOUIS.

Voilà... à la distribution. (*Il coupe un pain et en offre la plus grosse part au colonel.*) Colonel, à vous l'honneur.

LE COLONEL.

Y penses-tu, mon brave! des préférences... Quand l'amour de la justice ne serait pas dans mon cœur, la tombe, qui déjà s'ouvre pour nous, me rappellerait que les hommes sont égaux. (*Il casse un morceau de pain.*) Un morceau, comme à vous.

TOUS, *se pressant autour de lui avec affection.*

Ah! colonel!

LE COLONEL, *attendri.*

Allons, allons... eh bien! mais je crois que je me laisse aller, moi... (*Au sapeur.*) Passe la bouteille... Camarades, au bonheur, à la gloire de la France! (*Il boit.*) A un autre.

(Un Officier boit, et ainsi de suite; la bouteille fait le tour jusqu'à Moreau. Les soldats mangent avec avidité..)

JEAN-LOUIS, *aux soldats et avec humeur.*

Hardi! c'est sans doute notre dernier repas.

MOREAU.

Allons, ne grogne pas; si tu es bon enfant, je te ferai peut-être encore manger quelques bons moutons des Alpes.

LE COLONEL.

Voilà donc une bonne parole... je reconnais mon vieux voltigeur.

JEAN-LOUIS, *pendant ces phrases, a coupé plusieurs morceaux de pain qu'il met dans le pan de la capote d'un soldat.*

Colonel, voilà pour l'avant-garde de la petite redoute. Je vas leur z'y porter... faut que tout le monde vive aujourd'hui, tout du moins.

LE COLONEL.

Je veux moi-même leur donner ce triste soulagement; je veux leur adresser encore quelques mots d'espoir et de consolation.

MOREAU, *qui tient toujours la bouteille d'eau-de-vie.*

Parlant de consolation, ça sera pour eux le fond de la bouteille. Colonel, vous voyez que nous n'avons pas oublié les absents.

(Le Colonel sort suivi d'Officiers et Soldats.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES *excepté* LE COLONEL, *ensuite* UN CHEVRIER ET SA FEMME, HURLOT ET DES SOLDATS.

JEAN-LOUIS.

Si je ne me trompe, on a marché.

MOREAU.

Tu crois?

(Ils écoutent ; une sentinelle crie : *Qui vive !* On répond en dehors : *Chevrier et sa femme ; ne tirez pas, je vous en prie!*)

LE CHEVRIER, *amené par les soldats.*

Ne vous donnez pas la peine !... Vos crosses de fusils sont inutiles.. J'avance... vous voyez bien que j'avance.

JEAN-LOUIS.

Quel est cet homme ?

LE CHEVRIER.

Mon général...

JEAN-LOUIS.

Tais-toi.

LA FEMME.

Nous sommes ..

JEAN-LOUIS.

Paix ! parle Hurlot.

HURLOT.

J'ai surpris cet homme et cette femme qui marchaient avec précaution... Ils avaient l'air de chercher à nous espionner.

LE CHEVRIER.

Ah ! par exemple !

JEAN-LOUIS.

Qu'on les fouille...

LE CHEVRIER.

Vous arrivez trop tard... Les Autrichiens vous avaient précédés... Je n'ai absolument que cela à vous offrir... un morceau de fromage... encore pas très-frais.

JEAN-LOUIS.

A cette femme maintenant.

LA FEMME.

Ah ! mon dieu, moi, j'suis comme not' homme... Les autrichiens m'ont tout pris.

JEAN-LOUIS.

Que veniez-vous faire par ici?

LE CHEVRIER.

Je m'en vas vous le dire. mon général... mais ne vous échauffez pas, je vous en prie. Vous saurez que j'sommes Chevrier de not' état, moi et not' femme. J'avons une cabane au pied des Alpes, or il y a huit jours, pendant que j'étais à me promener tranquillement avec mes chèvres, sur le St-Bernard... les autrichiens sont entrés chez not' femme, et ils l'ont démolie ainsi que notre chalet.

LA FEMME.

Et puis... quand j'ai été pour raconter tout ça à not' homme, je l'ai trouvé qui se désolait, parce que on l'avait pillé de son côté... Ils avaient enlevé toutes nos bêtes à cornes et n'avaient laissé que mon mari.

JEAN-LOUIS.

Mais pourquoi vous cachiez-vous ?

LE CHEVRIER.

Ah ! j'vais vous le dire... quand on n'a plus rien, je sais bien qu'on n'a pas peur de le perdre... Aussi c'était pas la crainte d'être pillé... mais des Kaserlicks quand ils vous trouvent à sec... ils frappent comme des sourds... et moi et ma femme nous n'avons goûté qu'une fois de la schlague, mais nous en avons eu tout de suite assez.

JEAN-LOUIS.

Il suffit... le colonel verra ce qu'il veut en faire.

MOREAU, *bas à Jean-Louis.*

Ah çà ! mais dis donc, Jean-Louis, il me pousse une fameuse idée... tu sais que j'avais offert au colonel d'aller instruire le Général de notre situation.

JEAN-LOUIS.

Après... le colonel n'a pas voulu nous priver d'un homme, et d'un bon ! quand nous sommes déjà si peu de monde.

MOREAU.

Eh bien oui; mais ce garçon là n'a pas la mine d'un sournois... Tiens, justemenent v'là le Colonel; je m'en vais lui proposer la chose.

JEAN-LOUIS.

Adopté, quant à moi.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COLONEL, OFFICIERS.

(Moreau aborde le Colonel, lui parle bas en désignant le Chevrier ; le Colonel à l'air d'approuver ce qu'il lui dit.)

LE COLONEL.

Je n'y vois aucun danger.

LE CHEVRIER, *à Jean Louis.*

Qu'est-ce qu'ils ruminent donc là ?

JEAN-LOUIS.

L'on est en train de décider s'il faut te fusiller.

LE CHÈVRIER.

Comment ! j'aime mieux la schlague.

LE COLONEL, *au Chévrier.*

Approche.

LE CHEVRIER.

La schlague ! mon général, la schlague !

LE COLONEL.

Tais-toi, écoute, et remplis fidèlement les ordres que je vais te donner... Il s'agit de porter deux mots au quartier-général français.

(Le colonel écrit sur ses tablettes.)

LE CHEVRIER.

S'il s'agit de quelque chose qui puisse faire frotter les Autrichiens... je suis tout à vous... j'ai de la rancune sur les épaules. .. Vous leur rendrez la schlague qu'ils m'ont donnée, n'est-ce pas mon général?

LE COLONEL.

Sois tranquille ; s'il ne dépend que de moi... Mais sais-tu où est le quartier-général ?

LE CHEVRIER.

Ah! à peu près... mais je demanderai.

LE COLONEL.

Prends garde, il s'agit de ta tête si tu te laisses prendre.

LE CHEVRIER.

J' ferai comme pour moi.., Donnez-moi vot' papier.

LE COLONEL, *lui donnant un papier.*

Tiens.

LE CHEVRIER.

Il n'est pas plus gros que çà ?.. Attendez. (*Il coupe un morceau de bois, le creuse, y place le billet et le met dans sa bouche.*)

Qu'ils viennent le chercher là maintenant... En route, ma femme.

JEAN-LOUIS, *arrêtant la Chevrière.*

Non pas... ta femme restera pour nous répondre de ta fidélité.

LE CHEVRIER.

Ah! c'est pas çà qui m'empêcherait de vous trahir, si j'en avais l'envie... mais vous n'avez rien à craindre... au revoir, mon général.

(Il sort en courant. Le colonel entre dans la redoute, suivi des officiers.)

SCÈNE VIII.

JEAN-LOUIS, MOREAU, HURLOT, LA CHEVRIÈRE, SOLDATS.

MOREAU.

Comme il court votre mari; on dirait d'une chèvre.

LA FEMME.

Vous êtes bien honnête.

MOREAU.

Est-ce que vous n'avez pas peur un peu au milieu de tant d'hommes.

LA FEMME.

Oh! mon Dieu non... mon mari me laisse toujours, et j'ai l'habitude d'être pillée.

MOREAU.

C'est différent; du moment que c'est une habitude.

LA FEMME.

Je m'attends à tout de la part des Français et des Autrichiens.... Alors quand cela arrive... j' suis résignée.

MOREAU.

Et lui... le Chevrier?

LA FEMME.

Il n'y pense plus... Les commencemens, ça lui coûtait comme à moi; mais maintenant que nous savons à quoi nous en tenir... oh! mon Dieu ça va tout seul... le tout c'était de s'y faire.

MOREAU.

J'espère qu'en v'là de la philosophie.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, LE COLONEL. Officiers *sortant de la redoute. Ils tiennent des paquets de cartouches.*

LE COLONEL *fait signe que l'on éloigne la Chevrière qui sort conduite par des soldats. Aux Officiers.*

Il ne faut pas avoir grande co fiance dans le succès de de mon message. *(Aux Soldats)* Soldats !.. voici le peu de munitions qui nous restent.... Nous allons les partager... quand nous n'aurons plus de cartouches, nous repousserons l'ennemi à la baïonnette.

(On distribue des cartouches.)

LE COLONEL, *à Jean-Louis.*

Toi, tu es tireur de cible, en voilà trois.

JEAN-LOUIS.

C'est autant d'Autrichiens de descendus.

LE COLONEL, *à Moreau.*

Moreau, tu es adroit, double ration.

MOREAU.

Encore quelques-uns qui ne retourneront pas chez eux.

(On continue la distribution des cartouches et on charge les armes.)

LE COLONEL, *aux soldats qui n'ont pas de fusils.*

Nous, mes amis à l'arme blanche.

(Tous les soldats jurent de mourir en combattant. On entend crier en dehors : *A moi, à moi les Français!)*

LE COLONEL.

Qu'est-ce qu'il y a!

SCÈNE X.

Les Mêmes, LE CHEVRIER, *arrivant tout effrayé.*

LE CHÉVRIER.

V'là les Autrichiens!

(Mouvement de défense.)

LE COLONEL.

Les Autrichiens, dis-tu?

LE CHÈVRIER.

Oh! ils ne sont pas encore là.

LE COLONEL.

Tu les a vus ?

LE CHÈVRIER.

Non... Mais je les ai reconnus... la schlague a marché.

LE COLONEL.

Sont-ils nombreux ?

LE CHÈVRIER.

Oui, mon Général, à en juger par la grêle qui pleuvait sur moi... Et j'crois que je serais tombé mort sous le bâton, sans l'arrivée d'un officier autrichien qui demande à vous être présenté.

LE COLONEL.

Où est-il ?

MOREAU, *au Chèvrier.*

Et ton message ?

LE CHEVRIER.

Mon message ?... je l'ai avalé... ; enfoncé !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, UN MAJOR AUTRICHIEN, SOLDATS. (*On ôte le bandeau qui couvre les yeux du major.*)

LE COLONEL.

Major, je suis prêt à vous entendre.

LE MAJOR.

M. le colonel, le général est instruit de votre situation... Il vous somme de vous rendre à discrétion et de nous livrer passage.

LE COLONEL.

Monsieur le major, les chemins sont mauvais; je regrette qu'on vous ait donné une peine inutile... Vous pouvez partir.

LE MAJOR.

Mais, colonel, vous êtes séparés de l'armée française.

LE COLONEL.

La victoire nous réunira.

LE MAJOR.

Nos troupes vous cernent de toutes parts.

LE COLONEL.

Quand nous ne pourrons plus tenir ici, nous nous ouvrirons un passage au travers de vos bataillons.

LE MAJOR, *fixant les soldats.*

Vos soldats ne peuvent plus supporter les privations.

LE COLONEL.

Ils supporteraient bien moins la honte de se rendre.

LE MAJOR.

Il ne leur reste plus de munitions.

LE COLONEL.

Qui vous l'a dit?.... Ils marchent toujours en avant.... vous n'avez jamais vu leur giberne.

LE MAJOR.

Enfin, vous n'avez plus de ressources.

LE COLONEL.

Il nous reste celle de mourir! (*A l'officier.*) Reconduisez M. le major.

(Le Major a l'air d'interroger les soldats, qui restent immobiles. On lui bande les yeux et il sort.

SCENE XII.

LE COLONEL, JEAN-LOUIS, MOREAU, HURLOT, SOLDATS.

LE COLONEL.

Allons, mes camarades, si nous ne devons plus nous revoir... embrassons-nous encore une fois.

(Tous les soldats et les officiers se jettent dans les bras les uns des autres. On entend des coups de feu.)

LE COLONEL.

Voici l'ennemi; à vos rangs. (*On dispose tout pour recevoir l'ennemi. Un artilleur va pour mettre le feu à une pièce de canon; le colonel dit :*) Arrêtez! ... attendons encore; ne perdons pas notre dernier coup de canon.

(Feu vif de la part des Autrichiens. Plusieurs Français tombent; ils font de nouveaux efforts, mais ils vont succomber... Tout-à-coup la mitraille pulvérise les Autrichiens, qui, surpris de cette attaque imprévue, fuient en désordre: c'est un général français qui vient au secours de Rampon. Tous remercient Dieu, d'avoir été sauvés.

SCENE XIII.

LES MÊMES, UN GÉNÉRAL, OFFICIERS.

(*Le général et le colonel s'embrassent.*)

LE COLONEL.

Ma foi, général, sans vous, les Autrichiens passaient, mais sur nos cadavres entassés.

LE GÉNÉRAL, *regardant les Français morts.*

J'ai encore tardé trop long-temps.

LE COLONEL, *avec douleur.*

Mes braves camarades! (*Au général.*) Permettez, général, que je leur rende les derniers devoirs; c'est une dette sacrée.

LE GÉNÉRAL.

Elle nous regarde tous!

(Le colonel fait relever les morts qui sont enterrés dans la redoute. On leur rend les honneurs militaires, et le Colonel pose une inscription à leur mémoire : HONNEUR A LA BRAVOURE! GLOIRE A LA PATRIE. Départ des troupes.)

(CHANGEMENT.)




LE CONSEIL DE GUERRE ET LA RÉVOLTE.

(*La cabane du Chevrier au pied des Alpes. Elle est fermée de tous les côtés. Deux sentinelles sont en faction à la porte ; ils se promènent en sens opposé.*)

SCENE PREMIERE.

JEAN-LOUIS, UN SOLDAT, ENSUITE UN MAJOR FRANÇAIS.

LE SOLDAT.

Dis donc, Jean-Louis, est-ce qu'il ne viendront pas bientôt nous relever? Il y a plus de deux heures que nous sommes là à admirer le pittoresque.

JEAN-LOUIS.

Ils ont bien le temps de s'occuper de nous... Ils sont tous au près du nouveau général en chef qui est arrivé cette nuit... Faut convenir que j'en vois de dures depuis quelque temps... Hier matin, un tapage d'enfer à la petite redoute des Alpes, où la moitié des camarades a passé l'arme à gauche... pas plutôt arrivé ici... vlan! de faction à la porte du général.

LE SOLDAT.

Eh bien! qu'est-ce que c'est que ce nouveau général-là?

JEAN-LOUIS.

Comment, tu ne le connais pas!... c'est un fameux lapin... C'était lui qui nous commandait en Égypte... fallait le voir là... Nom d'une pyramide!... comme il les fesait trotter ces pauvres mamelucks!

LE SOLDAT.

C'est donc un grand homme?

JEAN-LOUIS.

Non... il est tout petit: cinq pieds tout au plus... Mais quand il commande... on dirait qu'il touche au ciel... Enfin, vois-tu, il te dirait : « *Va te faire tuer...* » que tu irais tout de suite en disant : Merci!

LE SOLDAT.

Laisse donc!

JEAN-LOUIS.

C'est comme ça... Aussi maintenant les Autrichiens n'ont qu'à bien se tenir... J'suis sûr qu'il leur prépare quelque tour de sa façon.

LE SOLDAT.

Ah bah! c'est donc pour ça qu'ils restent si long-temps au conseil.

JEAN-LOUIS.

Le conseil, avec lui... c'est pour la frime... Il leur demande leur avis... et puis il n'en fait qu'à sa tête... Il est vrai qu'elle est solide sa tête.

LE MAJOR, *sortant du chalet, regarde en inspectant.*

LE SOLDAT.

Sommes-nous là encore pour long-temps, mon officier?

LE MAJOR.

Silence!... on repose là dedans. (*Il s'éloigne.*)

LE SOLDAT.

Je voudrais bien en faire autant... Sont-ils heureux de dormir.

JEAN-LOUIS.

Lui?... il ne dort jamais... Quand il en a l'air, il rumine son plan de campagne, et quand il se réveille, la bataille est gagnée d'avance.

SCENE II.

LES MÊMES, LE CHEVRIER ET SA FEMME, *entrant doucement.*

LE CHEVRIER.

Ah! enfin, nous voilà cheux nous.

JEAN-LOUIS, *l'arrêtant.*

On ne passe pas!

LE CHEVRIER.

Plaît-il?

LE SOLDAT.

Es-tu sourd!... on te dit qu'on ne passe pas.

LE CHEVRIER, *reculant.*

Militaire... militaire... (*Fixant Jean Louis.*) Tiens, mais je vous reconnais : vous êtes le soldat d'hier... C'est moi, le Chevrier.

JEAN-LOUIS.

Ah! c'est vrai... Tu t'es donc tiré de la bagarre, mon pauvre garçon?

LE CHEVRIER.

Oui, militaire, avec mes jambes, et ma femme que v'là... (*A sa femme.*) Salue donc le militaire.

JEAN-LOUIS.

Bonjour, la grosse mère... Toujours fraîche!

LE CHEVRIER, *avançant pour passer.*

Je savais bien, moi, que le militaire.....

JEAN-LOUIS, *durement.*

On ne passe pas.

LA FEMME, *à Jean-Louis*

Mais, militaire, c'est à nous ce chalet.

JEAN-LOUIS.

Il est occupé pour le quart-d'heure.

LE CHÉVRIER.

Par qui, s'il vous plaît?

JEAN-LOUIS.

Parbleu! par quelqu'un qui te vaut bien... Mais c'est assez de dialogue... au large!

LE CHÉVRIER.

Ah! ça, nous ne pourrons donc pas nous asseoir aujourd'hui... Monsieur le militaire, laissez-nous reposer en dehors de notre cabane... Je n'entrerons pas dedans... mais à côté il y a de la place.

LA FEMME, *cajolant Jean-Louis.*

Ah! je vous en prie aussi, Monsieur le militaire!

JEAN-LOUIS.

Allons, à cause de vous, la petite mère... Mais pas de bruit...

LE CHÉVRIER, *tout en allant au chalet, et à demi-voix.*

Dieu! que je suis heureux de t'avoir!.. .grâce à toi, on m'accorde toujours un tas de choses... Vraiment, si je te perdais, je perdrais gros... J'ai bien envie, sans faire semblant de rien, de regarder not' principal locataire...

LA FEMME.

C'est comme moi... Ouvrons les volets.

LE CHÉVRIER.

Tu crois?..

FEMME.

Oui, oui.

(Ils ouvrent les volets.)

SCENE III.

LES MÊMES, BONAPARTE, ÉTAT-MAJOR.

(On voit, dans l'intérieur du chalet, Bonaparte endormi sur une chaise, des officiers supérieurs sont autour de lui, dans le plus grand silence. Un aide-de-camp écrit à une table. Bonaparte se réveille et donne différens ordres. Un général sort.)

LE GÉNÉRAL, *hors du chalet et à Jean-Louis.*

Grenadier!

JEAN-LOUIS.

Mon général.

LE GÉNÉRAL.

Aperçois-tu autour de nous quelque maison ouverte où l'on pourrait trouver un paysan pour servir de guide au général?

JEAN-LOUIS, *regardant de tous côtés.*

Ma foi, non... il est encore trop grand matin... Mais nous avons-là un gaillard alerte qui suit les chèvres jusque sur le St.-Bernard... Avance ici, chévrier.

LE CHÉVRIER.

Qu'est-ce qu'il y a encore? me v'là.

LE GÉNÉRAL.

Ah! c'est ce drôle qui a eu l'indiscrétion...

LE CHÉVRIER.

Dam! j'étais bien aise de savoir qui j'avais l'honneur de recevoir chez moi... Je n'ai rien à dire, la société n'est pas mauvaise.

LE GÉNÉRAL.

Le général a demandé un guide pour parcourir les montagnes... tu vas lui en servir.

LE CHÉVRIER.

Je ne ferai donc que courir aujourd'hui... je n'en peux plus.

LE GÉNÉRAL.

Il n'y a pas d'observations à faire, quand le général a parlé... suis-moi.

LE CHÉVRIER.

Et ma femme?

LE GÉNÉRAL.

On en aura soin.

LE CHÉVRIER.

Merci...

LA FEMME.

Au revoir. . . Tu sais que je me tire toujours d'affaire.

(Le général précède le chévrier dans le chalet : celui-ci le suit avec difficulté. Bonaparte lui donne l'ordre de le conduire ; ils s'éloignent, suivis de l'aide-de-camp et de quelques officiers. Un détachement arrive, se range en bataille et présente les armes.)

SCENE IV.

LES GÉNÉRAUX, *sortant du Châlet. La femme du Chèvrier rentre dans la cabane et ferme les volets. Les soldats forment le cercle.*)

KELLERMANN.

Messieurs, en partant, le Général en chef nous a engagés á nous réunir, il demande notre avis sur le parti qui reste à prendre... voyez les périls qui nous environnent... ce que nous devons à la patrie... et que chacun de nous ensuite s'explique avec franchise. Il est malheureusement impossible de tenir plus long-temps avec des troupes aussi peu nombreuses, épuisées de fatigue et décimées par tant de combats. Les coalisés ont la facilité de se recruter de jour en jour; un homme tombé est pour nous une perte irréparable. L'ennemi, de plus en plus menaçant, inquiète à la fois, tous les points affaiblis de notre ligne. Il est à redouter que par un nouvel effort il ne rompe enfin entièrement la barrière trop distendue qu'on lui oppose...Alors que devient l'armée?... tournée, isolée, privée de ses dernières communications, quel espoir lui reste ?. .. Songez à la Patrie, à l'état critique et déplorable où la rejetterait une invasion.

MURAT.

Dites donc enfin qu'il faut fuir... fuir au lieu de combattre !

KELLERMANN.

Il ne faut point fuir, général, mais il faut assurer le tiomphe futur de la cause que nous servons. Il ne faut pas, par une imprudence qui attirerait sur nous les malédictions de la France, livrer son territoire aux fureurs de la coalition.

MURAT.

Croyez-vous donc décourager l'ennemi en le rendent confident de notre faiblesse ?... Vos soldats ne sauront point rétrograder... les vainqueurs d'Arcole et de Lodi ne sauront point reculer, vous dis-je... nous y risquerons notre honneur : et que diront nos frères du Rhin et des Pyrénées ? At-

tendons l'Autrichien de pied ferme, tombons sur lui en masse lorsqu'il se présentera, si nous sommes vainqueurs, la France nous saluera par des acclamations unanimes... si nous succombons dans cette noble entreprise...

KELLERMANN.

Elle vous devra sa ruine. Il s'agit ici de son salut, et non de votre gloire, général, les hauteurs sont occupées par les Autrichiens... tout moyen de triomphe nous est interdit tant qu'il garderont ces positions. Et qui peut espérer de les en chasser, lorsque vous même y avez échoué ? Parlez, répondez !... pensez-vous qu'on puisse conserver l'espoir de les reconquérir ! pouvons nous attendre ici de pied ferme nos ennemis ?

UN GÉNÉRAL (*après avoir réfléchi*).

Non, j'en jure sur l'honneur, cela est impossible.

KELLERMANN.

Vous entendez, Messieurs, la retraite est le seul parti qui nous reste : rendons-nous près du général en chef pour lui faire connaître ce que nous venons de décider ?

SCENE V.

LES MÊMES, UN AIDE-DE-CAMP.

L'AIDE-DE-CAMP (*entrant*).

Eh bien, Messieurs, qu'avez-vous décidé ?

KELLERMANN.

La majorité est pour la retraite.

L'AIDE-DE-CAMP.

La retraite ! le Général ordonne de passer le St-Bernard.

UN GÉNÉRAL (*étonné*).

Passer le St-Bernard !

KELLERMANN.

Messieurs, il faut obéir ! Dieu protège la France !...

(Les généraux sortent.)

SCENE VI.

JEAN-LOUIS, LE 1er SOLDAT, SOLDAT.

JEAN-LOUIS.

Eh bien, tu le vois, je ne suis pas le seul à grogner... j'espère que nos généraux ne s'en acquittent pas mal....

1er SOLDAT.

Ils sont vexés parce qu'un malin voudrait leur z'en remontrer.

(Entrée du détachement.) (M.)

SCENE VII.

Les mêmes, MOREAU, HURLOT, soldats.

JEAN-LOUIS.

Ah! vous v'là vous autres!... Bonne nouvelle, nous allons passer le Saint-Bernard.

MOREAU.

Oui?.. Eh bien, ils le passeront tout seuls, j'en ai assez de trimer.

LES SOLDATS.

Oui, nous en avons assez!

LE 1er SOLDAT.

Au fait, ils ont raison, on ne peut pas exiger que nous ayons des jambes quand on oublie que nous avons de l'estomac.

MOREAU.

On nous laisse en habit d'été et la froid pique... Nous sommes des capons si nous faisons un pas de plus avant qu'on ne nous ait donné du pain, la solde, et des souliers; sans quoi, nix!

TOUS.

C'est çà.... du pain, la solde, des souliers, ou notre congé.

JEAN-LOUIS.

Oh! là là... Eh! les enfans, vous allez trop loin... Je grogne bien, moi! mais, un instant, respect à la discipline.

MOREAU *et tous les soldats.*

Du pain! du pain!

JEAN-LOUIS.

Comment, toi, Moreau!.. un vieux soldat!.. tu donnes l'exemple de l'insubordination!

MOREAU.

Il n'y a plus de vieux soldat.... quand on a faim, je ne connais qu'une chose, c'est de manger... qu'on nous donne du pain.

TOUS LES SOLDATS.

Oui... du pain, de l'argent... ou nous partons.

MOREAU *jetant ses armes.*

Que tout le monde fasse comme moi... Au diable les armes... chacun pour soi.

(Tous les soldats jettent leurs fusils. Révolte).

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE COLONEL RAMPON.

LE COLONEL.

L'ai-je bien entendu?... soldats! quoi! une révolte!

MOREAU.

Écoutez donc, colonel.....

LE COLONEL.

Je n'écoute rien... que celui d'entre vous qui ne veut plus servir sa patrie, qui ne veut plus vaincre avec nous, laisse là ses armes... qu'il retourne en France dire qu'il a abandonné ses frères... La gloire sera ponr nous, l'opprobre pour lui... Est-ce toi, Moreau, qui veut me quitter?.. ou toi Pichard? toi peut-être...

LES SOLDATS.

Colonel....

LE COLONEL.

Est-ce donc pour cela que nous nous sommes si vaillamment défendus hier?... Et nos camarades morts autour de nous, ne sentez-vous pas dans le cœur le besoin de les venger?... ah! s'ils étaient encore là, vous n'oseriez pas parler de révolte... c'étaient des braves ceux-là!

MOREAU, *pleurant.*

Ah! colonel! épargnez-nous des reproches qui nous tuent... nous vous suivrons partout.

LE COLONEL.

Ah! j'ai retrouvé mes soldats!... Mes amis, mes camarades, passons le St.-Bernard... l'abondance nous attend dans les plaines de l'Italie... Allons, le général en chef va nous donner l'exemple... à vos rangs! (*L'enthousiasme est à son comble, les soldats entourent leur colonel, et se mettent en bataille.*) En avant! marche!

(Ils partent en criant : *En Italie! En Italie!*)

(CHANGEMENT.)



LE MONT SAINT-BERNARD.

SCENE PREMIERE.

Au changement, on aperçoit un des chiens de l'hospice, qui porte sur son dos un enfant de troupe qu'il a trouvé endormi dans la neige. Il le conduit à l'hospice; sonne, des religieux accourent et prodiguent leurs soins à l'enfant que vient de sauver le fidèle animal).

SCENE II.

LE CHEVRIER, PUIS UN OFFICIER DU GÉNIE, AIDE-DE-CAMP.

LE CHÉVRIER.

Par ici, mon officier... par ici... appuyez-vous bien, mon officier... les chemins sont glissans et les avalanches font leurs cascades depuis quelques jours.

L'OFFICIER.

Sommes-nous bientôt arrivés?

LE CHÉVRIER.

Tenez, regardez.... voilà l'établissement.... si vous voulez ne pas pousser plus loin, j'irai les avertir... ils ne se feront pas prier pour venir, je vous en réponds...

L'OFFICIER.

J'y consens... va... tu diras à leur supérieur que je veux lui parler de la part du général en chef.

LE CHÉVRIER.

Ah bah! je le connais aussi, moi, le général en chef... c'est un petit homme en capote grise... je lui ai servi de guide hier...Eh bien, vous me croirez, si vous voulez, mon officier, mais j'étais pas à mon aise auprès de lui.

L'OFFICIER.

Pourquoi donc cela !

LE CHÉVRIER.

Je m'en vas vous dire...je ne sais pas pourquoi... tant seulement quand il me regardait, j'étais obligé malgré moi de baisser les yeux. .·. Il me semblait que c'était aut'chose que ceux d'un homme... enfin v'là vous, eh bien, je vous fisque... je n'ai pas peur... je vous fisquerais comme ça une demi-heure j'aurais pas peur tout de même... mais lui. .. sitôt qu'il se retournait... ça me fesait un effet.

L'OFFICIER.

C'est bien... je sais ce que c'est... mais va...

LE CHÉVRIER.

Je cours avertir le supérieur. (*Il monte à l'hospice*).

SCENE III.

L'OFFICIER *seul.*

L'entreprise est hardie... mais comme l'a dit notre général, une volonté ferme doit venir à bout de tout.... il réussira... voilà déjà nos religieux.

SCENE IV.

LE CHÈVRIER, LE SUPÉRIEUR DU COUVENT, QUELQUES FRÈRES, L'OFFICIER.

EE CHEVRIER.

Tenez, mon père... C'est cet officier là qui veut vous parler.

LE SUPÉRIEUR.

Merci, mon fils.

LE CHEVRIER.

Moi, mon officier .. Je vas m'asseoir et manger en vous attendant.

(Il s'éloigne, s'assied sur un bloc de rocher et mange.)

L'OFFICIER.

Le général en chef m'envoie pour savoir s'il peut compter sur vous, sur les soins de vos frères pour l'armée qu'il commande.

LE SUPÉRIEUR (*étonné*).

Un général!... Une armée !

L'OFFICIER.

Ignorez-vous donc que les français vont franchir le St-Bernard.

LE SUPÉRIEUR.

La politique des grands et les querelles des peuples viennent rarement troubler notre solitude. .. Mais vous voulez, dites-vous, franchir le St-Bernard?

L'OFFICIER.

L'armée dejà est en marche.

LE SUPÉRIEUR.

Que le ciel la protège ! mais vous ne connaissez donc pas les difficultés sans nombre qu'il vous faudra vaincre ?. .. Comment espérez-vous accomplir un semblable projet? C'est avec tant de peine, tant de précautions que quelques voyageurs séparés peuvent parvenir jusqu'ici seulement.

L'OFFICIER.

Ecoutez-moi moi, mon père... Nous n'en sommes plus à discuter ce que nous ferons... Notre général nous a dit que du moment qu'une chose n'était pas impossible, il fallait l'exécuter... et le passage aura lieu.

LE SUPERIEUR.

Que la volonté de Dieu soit faite.. Qu'attendez-vous donc de nous?..

L'OFFICIER.

Des secours pour nos malheureux compagnons accablés par la fatigue et le froid.. Loin de vouloir rien vous imposer, notre général promet de vous indemniser largement des peines et des dépenses que notre passage devra vous occasionner...

LE SUPÉRIEUR.

L'intérêt depuis long-temps est banni de notre âme... nous avons consacré nos jours au soulagement de nos semblables; nous ne connaissons plus d'étrangers, tous les hommes pour nous sont des frères... Dites à votre général que nous aurons pour ses soldats la tendresse et les soins que nous devons à tous... J'aperçois déjà de vos malheureux compagnons qui se trainent avec peine. (*Au chevrier.*) Va prévenier tous nos frères d'accourir.

LE CHEVRIER.

V'là que j'y cours, mon père.

(Il sort).

SCENE V.

LES MÊMES, SOLDATS BLESSÉS. (*Ils peuvent à peine se soutenir.*)

(Le Supérieur et les autres religieux les pansent sur place. On leur enveloppe les pieds avec des linges. Quelques uns sont portés sur le dos des religieux, les chiens parcourent la montagne et semblent servir de guides. L'officier admire le dévouement des bons pères.)

L'OFFICIER.

Voilà les vrais hommes de Dieu! et qu'ils font bien aimer la religion!

(Les blessés sont conduits à l'hospice.)

LE CHEVRIER.

Ah! bon Dieu! qu'est ce que j'entends?... comme ils crient!

L'OFFICIER.

C'est le général en chef!

LE CHEVRIER.

Je veux le revoir encore.

SCENE VI.

LES MÊMES, BONAPARTE.

(Il arrive au milieu de son état major. Il examine tout les bras croisés, On lui apporte une carte placée sur un tambour ; il donne les instructions aux officiers du génie, regarde les soldats qui gravissent les rochers en portant les affûts de canons sur leurs épaules. Les canons sont placés dans des arbres percés. Les soldats sont attelés après. Quand le St-Bernard est couvert de troupes, on présente au général son cheval ; il le monte, fait un signe. Les cris en avant se répètent. Les soldats reprennent un nouveau courage et gravissent en chantant la Marseillaise.)

FIN.





